

## DE LA CREATIVITE

A la mémoire de Max Bense  
qui fut ce créateur  
dont j'essaie ici de lire  
la philosophie dans les  
*Propos* d'Alain.

Je voudrais montrer que la créativité ne se comprend bien qu'à la lumière d'une philosophie pragmatiste. Il va de soi que dans ce cadre la "créativité" est un concept que je qualifierais de rétrospectif: ce n'est que parce qu'il y a eu "création", c'est-à-dire production de quelque chose de nouveau, autrement dit invention (par opposition à découverte), que je peux parler de "créativité".

La philosophie pragmatiste à laquelle je voudrais faire appel et à laquelle j'emprunte la conception de la créativité que je vais tenter de présenter, n'est pas américaine, mais française. Il s'agit de la philosophie et de la conception d'Emile Auguste Chartier (1868-1951), plus connu sous le nom d'Alain, pseudonyme sous lequel il publia, outre des *Propos*, des ouvrages importants comme *Les idées et les Ages* (1927), *Entretiens au bord de la mer* (1931), *Vingt leçons sur les Beaux-Arts* (1931), *Idées* (1932), *Les Dieux* (1934), pour n'en citer que quelques-uns.

Alain publia quelque cinq mille billets ou propos dans la presse, du 9 juillet 1903 au 1er novembre 1936. Professeur de philosophie, c'est en philosophe que le journaliste écrit ses propos. Comme il le dit lui-même, "les célèbres *Propos* sont nés de la philosophie, j'entends du métier de professeur de philosophie" (*Propos* d'Alain, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1958, p. XLIII). Ce qui leur donne cette profondeur et ce ton socratiques qui ne contribuèrent pas peu à faire de cette expérience journalistique, sinon unique, du moins rare, un acte pédagogique dont il est difficile de surestimer l'influence: elle porta la philosophie – et quelle philosophie! – bien au delà des murs des salles de classe où on l'enseigne et où elle reste bien souvent confinée.

La philosophie d'Alain est une philosophie pragmatiste. Ennemi des systèmes, Alain n'en proposa aucun et pas plus le pragmatisme qu'un autre. Il n'en est pas moins vrai que ses positions sont celles du pragmatisme méthodologique que défendirent chacun à leur manière Peirce et Dewey.

Philosophie non-systématique, la philosophie d'Alain est une philosophie de l'action où l'idée n'a rien d'abstrait et où le doute y a sa demeure.

Les idées abstraites "sont des idées sous clef; nul n'y va plus voir, et l'on en fait le compte par des registres et des abrégés, comme font les teneurs de livres. Or, ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point?" (1923, 563)<sup>1</sup>

Penser une idée cependant n'est pas faire "une idée avec des idées; il faut se placer devant le monde tout nu" (1928, 787). L'idée n'est pas quelque vérité éternelle à préserver. "L'esprit n'est pas une poubelle à vérités" (1914, 177). S'il y a vérité quelque part, "c'est l'homme qui est vrai, par ce mouvement de connaître qui est mieux connaître et avancer un peu, ou, pour autrement dire, se réveiller à chaque instant et passer de l'idée au fait. Mais ce mouvement est sans fin; car le fait dans la pensée devient de nouveau idée et pour un nouveau butin" (1923, 504).

Le doute fait partie intégrante de la vérité qui se cherche.

Le doute est le sel de l'esprit; sans la pointe du doute, toutes les connaissances sont bientôt pourries. J'entends aussi bien les connaissances les mieux fondées et les plus raisonnables. Douter quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé ou que l'on a été trompé, ce n'est pas difficile; je voudrais même dire que cela n'avance guère; ce doute forcé est comme une violence qui nous est faite; aussi c'est un doute triste; c'est un doute de faiblesse; c'est un regret d'avoir cru, et une confiance trompée. Le vrai c'est ce qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours. (1931, 1010)

Il n'y a qu'une façon d'examiner l'idée: l'action. On connaît la maxime du pragmatisme et l'application que Peirce en faisait à la croyance en la présence symbolique pour les Protestants, réelle pour les Catholiques, de Dieu sous les espèces du pain et du vin dans le sacrement de l'Eucharistie (*Collected Papers*, 5.401).

"Ce n'est pas grand'chose d'avoir des idées, dit Alain, le tout est de les appliquer, c'est-à-dire de penser par elles les dernières différences" (1930, 924). Et Alain d'illustrer sa maxime d'une manière fort proche de celle de Peirce. Il imagine "un congrès des mangeurs de pain sec, au temps de Théodose ou en n'importe quel temps" (1932, 1075) auquel participent un Epicurien, un Stoicien et un Chrétien, "chacun avec son petit pain et sa cruche d'eau, chacun avec son manteau de berger et son bâton" (*Ibid.*).

"Ce banquet des trois sages, dit Alain, est beau à voir, et donne une forte idée de la raison, tant qu'ils mangent et boivent en silence. Mais dès qu'ils essaient de s'entendre, tout est perdu." (*Ibid.*) Je passe à mon grand regret sur les argumentations de nos trois philosophes. "Le banquet fut assourdissant", mais, dit Alain,

1 Toutes nos citations sont extraites des *Propos*, tome I. Nous les faisons suivre de l'année de publication et de la page dans le volume.

"personne n'eut l'idée de considérer le petit pain et l'eau claire comme la plus éclatante des preuves" (Ibid., 1076).

Ce ne sont pas les idées qui prouvent, mais les actes. Une idée ne prouve rien, parce qu'elle "ne peut servir deux fois. Quelque brillante qu'elle soit, il faut dans la suite l'appliquer, c'est-à-dire la déformer, la changer, l'approcher d'une nouvelle chose, la conformer à une nouvelle chose. Toujours chercher, donc, et ne jamais réciter." (1923, 503)

Quand récite-t-on et quand invente-t-on? Autrement dit, quand la créativité est-elle possible?

Par définition, la créativité est continue dans une philosophie de ce type. Mais qui crée? L'action, bien entendu: "appliquer, c'est inventer, et l'idée n'est vraie que là; hors de là, morte; hors de là, fausse" (Ibid., 504).

Mais tout est dans la manière d'agir et de comprendre l'action. L'homme n'est pas un génie isolé du monde et des autres. Il est lié au monde et aux autres par l'habitude, la coutume, la tradition, la civilisation, la culture. Or quelque nom que nous donnions à l'habitude, elle "est une sorte d'idole, qui a pouvoir par notre obéissance; et c'est la pensée ici qui nous trompe; car ce qui nous est impossible à penser nous semble aussi impossible à faire. L'imagination mène le monde des hommes, par ceci qu'elle ne peut s'affranchir de coutume; et il faudrait dire que l'imagination ne sait pas inventer; mais c'est l'action qui invente" (1912, 135).

Est-on au rouet? Que non pas. Alain distingue plusieurs manières d'inventer, divers modes de créativité où l'homme joue toujours son rôle, mais pas toujours celui qu'on croit.

Il y a, d'abord, ce qu'on appellera la manière de Groix. "Les barques pontées sur lesquelles les Bretons de l'île de Groix vont à la grande pêche sont des mécaniques merveilleuses" (1908, 36). Qui les inventa? Voici la réponse d'Alain.

Tout bateau est copié sur un autre bateau; toute la science [du constructeur] s'arrête là: copier ce qui est, faire ce que l'on a toujours fait. Raisonnablement là dessus à la manière de Darwin. Il est clair qu'un bateau très mal fait s'en ira par le fond après une ou deux campagnes, et ainsi ne sera jamais copié. On copiera justement les vieilles coques qui ont résisté à tout. On comprend très bien que, le plus souvent, une telle vieille coque est justement la plus parfaite de toutes, j'entends celle qui répond le mieux à l'usage qu'on en fait. Méthode tâtonnante, méthode aveugle, qui conduira pourtant à une perfection toujours plus grande. [...] On peut donc dire, en toute rigueur, que c'est la mer elle-même qui façonne les bateaux, choisit ceux qui conviennent et détruit les autres. [...] Chaque progrès est imperceptible; l'artisan en est toujours à copier, et à dire qu'il

ne faut rien changer à la forme des bateaux; et le progrès résulte justement de cet attachement à la routine. (Ibid., 36-37)<sup>2</sup>

Cet "attachement stupide à la coutume" (Ibid., 36), cette première manière d'inventer est celle de l'ouvrier qui "invente sans chercher et peut-être en refusant de chercher. Guidé par la chose, par l'invariable outil, par la tradition, il ne se fie jamais à ce qui est nouveau; il invente par des changements imperceptibles à lui-même. La pirogue, la voile, l'arc, le moulin à vent, l'agriculture, la cuisine, l'art de dresser et d'élever les animaux sont dûs à cette pratique serrée et prudente, pendant une immense durée, de maître en apprenti, et, plus anciennement, de père en fils" (1930, 950-951).

La seconde manière d'inventer est celle du technicien.

Il n'y a point de technique s'il n'y a outil, instrument ou machine; mais ces objets fabriqués de façon à régler l'action, et qui sont comme des méthodes solidifiées ne font pas eux-mêmes la technique, qui est un genre de pensée. [...] Un technicien exerce la plus haute pensée, et la mieux ordonnée; un technicien découvre, réfléchit, invente; seulement sa pensée n'a d'autre objet que l'action elle-même. Il ne cesse d'essayer. Toutes ses idées sont des idées d'actions." (Ibid., 950)

La troisième manière d'inventer est celle du théoricien. Si c'est dans l'art du luthier que l'on peut le mieux "admirer un lent progrès par pure imitation" et par la technique que l'on peut "produire des sons de violoncelle sans violoncelle", un savant comme Helmholtz "analyse les timbres, et nous apprend de quels sons harmoniques se composent les voyelles" (Ibid., 951).

"Tous suivent l'expérience et interrogent la chose, conclut Alain. Le premier suit les procédés connus; le second invente des procédés; le troisième cherche à comprendre, c'est-à-dire à débrouiller ses propres idées." (Ibid.)

Le génie créateur n'est pas plus ici que là, mais pas moins, car le génie est lutte, travail - et le combat n'est pas moins difficile contre les idées que contre les éléments. Le génie ne se prémédite pas. Il est prise de conscience et reconnaissance d'une action réussie: "l'heureux coup de marteau qui étonne l'artisan lui-même" (1921, 275). Tel fut le génie des bâtisseurs de cathédrales; tel fut le génie de Shakespeare.

Claudel a dit quelques chose, sur les cathédrales, qui vaut bien qu'on lise *l'Annonce faite à Marie* [...], écrit Alain. Son naïf architecte de cathédrales dit bien qu'il ne s'en forme aucune idée d'avance; mais il se met dedans, et il construit comme on construit; c'est la pierre d'attente qui donne l'idée. Comme il est clair que Shakespeare ne préméditait rien que de mettre en scène

2 Alain n'explique pas autrement la création du monde, cf. "La Dune", 1927, 734-736.

l'aventure d'Hamlet, vengeur de son père. C'est par les rencontres d'improvisations qu'il est grand; mais aussi la matière résistait. Un acteur petit ou grand, gras ou maigre, des fleurets au magasin d'accessoires, un bel escrimeur à montrer, des comiques à employer dans la pièce tragique, un figurant par hasard ivre, une actrice qui chante bien, voilà des pierres de toute forme. Et je vois très bien le dramaturge réel exécutant avec les moyens du bord, comme le peintre peint avec les couleurs qu'il a. Il en résulte une sorte d'effet de nature que rien ne peut remplacer. Au contraire nos dramaturges ont d'abord une idée et des personnages; d'où ces tragédies en ciment armé. (Ibid., 275-276)

En fin de compte, "les inventeurs sont de grands travailleurs; et les illuminations sont la récompense du travail" (1933, 1140). Et ceci est également vrai des savants-théoriciens, de Helmholtz, de Leibniz, d'Euler, comme de Platon ou de Descartes.

Mais il faut bien entendre le travail, qui est de compilation, de révision, d'entraînement, d'exercice, sans aucune volonté de penser. Je dirais sans aucune prétention: dont on a de beaux exemples dans Leibniz et Euler, car ils ne tiennent pas tant à comprendre ce qu'ils font; et on dirait quelquefois qu'ils économisent la pensée et même qu'ils la refusent. Ce n'est presque que la mémoire qui marche. [...] Ainsi [...] l'éclat de nos pensées ne dure guère, et suppose un long sommeil. (Ibid., 1140-1141)

Je résumerai, pour terminer, la position d'Alain d'un seul mot que ne refuseraient de faire leur ni Peirce ni Dewey, les inventeurs même du pragmatisme: pas de créativité sans activité, pas d'activité sans créativité.

# SEMIOSIS

57  
58

Internationale Zeitschrift  
für Semiotik und Ästhetik  
15. Jahrgang, Heft 1/2, 1990

## INHALT

|                                      |  |     |
|--------------------------------------|--|-----|
| Max Bense:                           | Der Zweifel und der Ernst  | 3   |
| Udo Bayer:                           | Max Bense zum Gedenken   | 5   |
| Felix von Cube:                      | Der riskierte Geist. Max Benses Entropieansatz<br>im Aspekt der Verhaltensbiologie                     | 7   |
| Udo Bayer:                           | Ontologie, Metaphysik und Semiotik im Werk<br>von Max Bense  | 17  |
| Barbara Wörwag:                      | Die Autopoiesis der Kunst als semiotisches Problem   | 29  |
| Manfred Esser und<br>Wolfgang Kiwus: | Max Bense - Das radikale Wörterwesen   | 37  |
| Francis Ponge:                       | Pour Max Bense   | 43  |
| Manfred Zippel:                      | Essay über die zehnte Muse   | 47  |
| Harry Walter:                        | M - Punkt, O - Punkt, I - Punkt - Ausrufezeichen   | 55  |
| Beate von Pückler:                   | Der große Verführer des 20. Jahrhunderts in Relation<br>zu einem großen Verführer des 19. Jahrhunderts | 59  |
| Helmut Kreuzer:                      | Nachruf auf Max Bense  | 63  |
| Siegfried Maser:                     | Erinnerung an Max Bense  | 67  |
| Dolf Zillmann:                       | Die Beanblossom-Hypothesen   | 69  |
| Gérard Deledalle:                    | De la créativité   | 75  |
| Christian J.W. Kloesel:              | A Note on Peirce and Positives, and 1910   | 81  |
| Michel Balat:                        | Type, Trace et Ton: Le ton peircien  | 85  |
| Cornelie Leopold:                    | Kategoriethoretische Konzeption der Semiotik   | 93  |
| Dinkar Magadum:                      | Peirce und seine Vorstellung von Zeit  | 101 |
| Rul Gunzenhäuser:                    | Max Bense: Wegbereiter für eine moderne<br>Informatik-Bildung  | 111 |
| Elisabeth Walther:                   | Aus meinem Tagebuch von 1947   | 115 |